de l'Occident. L'Espagne nous offrira aussi sa physionomie particulière entre les royaumes sur lesquels nous nous sommes un moment arrêtés. Pendant tout le cours des croisades, nous voyons ce pays occupé à se défendre contre ces mêmes Sarrasins que les autres nations de l'Europe allaient combattre en Orient. L'invasion des Maures en Espagne avait quelque ressemblance avec celle des Francs en Asie. C'était la religion de Mahomet qui poussait aux combats les guerriers sarrasins, comme la religion chrétienne enflammait l'ardeur des soldats de la croix. Plusieurs fois l'Afrique et l'Asie répondirent à l'appel des colonies musulmanes en Espagne, comme l'Europe aux cris d'alarme des colonies chrétiennes en Syrie.

L'Espagne ne prit part aux croisades que lorsque l'esprit des guerres saintes commença à s'affaiblir dans le reste de l'Europe. On doit dire cependant que ce royaume trouva quelques avantages dans les expéditions en Orient. Dans presque toutes les entreprises de la chrétienté contre les musulmans de l'Asie, un grand nombre de croisés s'arrêtèrent sur les côtes d'Espagne pour combattre les Maures. Il y eut plusieurs croisades publiées en Occident contre les infidèles maîtres de la Péninsule. La célèbre victoire de Tolosa contre les Maures fut le fruit d'une croisade prêchée en Europe, et surtout en France, par l'ordre du souverain pontife. Les expéditions d'outre-mer servirent aussi la cause des Espagnols, en retenant dans leur pays les Sarrasins d'Égypte et de Syrie, qui auraient pu se joindre à ceux des côtes d'Afrique. Le royaume de Portugal fut fondé par les croisés. Les croisades donnèrent l'idée de ces ordres de chevalerie qui, à l'imitation de ceux de la Palestine, se formèrent en Espagne, et sans le secours desquels la nation espagnole n'aurait peut-être point triomphé des Maures.

Les diverses puissances dont nous venons de parler avaient au-dessus d'elles une puissance qui apparaissait comme le lien et le centre du monde politique : c'était l'autorité des chefs de l'Église. On a dit que les papes avaient fait les croisades; pour peu qu'on ait étudié l'histoire, on voit combien cette assertion manque de vérité. L'enthousiasme des guerres saintes se développa peu à peu, ainsi que nous l'avons montré; à la fin, il entraîna la société tout entière, les papes comme les peuples. Une preuve que les souverains pontifes n'avaient point produit cette grande révolution, c'est qu'ils ne purent jamais ranimer l'esprit des croisades lorsque cet esprit vint à s'éteindre parmi les peuples chrétiens. On a dit aussi que les guerres de la croix avaient

beaucoup accru le pouvoir des papes; il n'est pas douteux qu'une guerre religieuse ne fût propre à favoriser le développement de l'autorité pontificale; mais cette guerre même produisit des événements et fit naître des circonstances qui furent moins pour la puissance des papes un moyen d'agrandissement qu'une difficulté et un écueil. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la fin des croisades la puissance des papes n'est plus ce qu'elle était à l'origine des guerres saintes.

Templiers.

Une autre erreur s'était accréditée parmi les écrivains du dernier siècle : on prétendait que les croisades avaient ajouté à l'influence et aux richesses du clergé. La première guerre sainte ne fut pas une charge pour le clergé; car le zèle des fidèles fournit à toutes les dépenses. Mais à partir de la deuxième guerre sainte, on fit peser d'onéreuses contributions sur les ecclésiastiques, sans avoir égard à leurs vives réclamations. Il s'établit dès lors, dans le monde chrétien, une opinion qui devint funeste au clergé : c'est que les guerres entreprises pour la gloire de Jésus-Christ et la délivrance des saints lieux devaient être payées par l'Église. Dans les premiers impôts levés sur le clergé, on n'avait pris conseil que de la nécessité et des circon-

stances; après la publication de la *dîme saladine,* ces impôts furent fixés par les papes et les conciles; on les percevait avec tant de rigueur, que les églises furent dépouillées de leurs ornements et qu'on mit quelquefois à l'encan les vases sacrés. Nous ne craignons pas d'affirmer que, dans l'espace de deux cents ans, le clergé donna pour les guerres saintes plus d'argent qu'il n'en aurait fallu pour acheter la plus grande partie de ses propriétés. Aussi vit-on peu à peu se refroidir le zèle des ecclésiastiques pour la délivrance des lieux saints; c'est par eux que commença l'indifférence qui succéda, parmi les peuples chrétiens, à l'ardeur des croisades. En Allemagne et dans plusieurs autres pays, le mécontentement du clergé était poussé si loin, qu'à la fin les papes n'osaient plus se fier aux évêques pour la prédication des croisades, et qu'ils ne donnaient plus cette mission qu'aux ordres mendiants.

Quand on examine l'influence des croisades, on ne saurait oublier les avantages que la navigation et le commerce trouvèrent sous les bannières de la croix. Les guerres saintes ouvrirent à la navigation une carrière nouvelle; rien ne pouvait favoriser ses progrès comme la communication qui s'établit alors entre la Baltique, la Méditerranée, l'océan espagnol et les mers du Nord. Les croisades multiplièrent ainsi les rapports des peuples, leurs liens, leurs intérêts, redoublèrent leur activité et leur émulation. Les connaissances pratiques se rectifiaient, s'accumulaient et se répandaient partout; on détermina la configuration des côtes, la position des caps, des ports, des baies, des îles. On explora le fond de la mer; on observa la direction des vents, des courants, des marées; c'est ainsi que se dissipa l'ignorance, qui multipliait les naufrages. L'architecture navale se perfectionna pendant les croisades. On agrandit la forme des vaisseaux pour transporter la multitude des pèlerins. Les dangers attachés à des courses lointaines firent donner une construction plus solide aux navires destinés pour l'Orient. L'art de dresser plusieurs mâts dans un même vaisseau, l'art de multiplier les voiles et de les disposer de manière à marcher contre le vent, naquirent de l'émulation qui animait alors les navigateurs.

Les expéditions lointaines, ouvrant partout des routes nouvelles, favorisaient naturellement les progrès du commerce. Longtemps avant les croisades, les marchandises de l'Inde et de l'Asie arrivaient en Europe, quelquefois par la route de terre, en traversant l'empire grec, la Hongrie et le pays des Bulgares, le plus souvent par la Méditerranée, qui aboutissait à tous les ports de l'Italie. Ces deux routes

furent rendues faciles par les guerres saintes, et dès lors rien ne put arrêter le rapide essor du commerce, protégé par l'étendard de la croix. La plupart des villes maritimes de l'Occident non seulement s'enrichirent en fournissant à l'Europe les productions de l'Orient, mais elles trouvèrent encore un avantage considérable dans le transport des pèlerins et des armées chrétiennes. Des flottes suivaient les côtes des pays où combattaient les croisés, et leur vendaient des munitions de guerre et de vivres, dont ils avaient toujours besoin. Toutes les richesses des villes maritimes de la Syrie et même de la Grèce appartenaient à des marchands de l'Occident; ceux-ci étaient les maîtres d'une grande partie des côtes chrétiennes en Asie. On sait quel fut le partage des Vénitiens après la prise de Constantinople; ils possédaient toutes les îles de l'Archipel, la moitié de Byzance. L'empire grec fut comme une autre Venise avec ses lois, ses flottes et ses armées. Les villes de France prirent peu de part au commerce d'Orient; les croisades étaient l'ouvrage des Français, d'autres en recueillaient alors les fruits. Marseille fut au moyen âge la seule ville française qui entretînt quelques rapports commerciaux avec des peuples lointains. L'Espagne, dont l'industrie s'était développée de bonne heure, profita mieux des croisades, et, vers la fin des guerres saintes, les Espagnols avaient des comptoirs sur toutes les côtes de l'Asie. Mais ce fut l'Italie qui retira le plus d'avantages du commerce d'Orient.

Il nous resterait à examiner quelle fut l'influence des croisades sur les sciences en Europe; nous devons nous borner ici à une simple indication. Il est certain que le mouvement des guerres saintes fut au moyen âge comme le réveil de l'esprit humain. Les nations passant d'Occident en Orient se trouvaient face à face avec la nature, les mœurs, les physionomies d'un monde nouveau, et, puisque les croisades furent des voyages, les peuples enrôlés sous les drapeaux de la croix durent rapporter de leurs lointaines courses quelques expériences, quelques notions, quelques souvenirs. L'époque des croisades fut pour l'intelligence une époque de vive activité, de curiosité ardente; toutefois on ne saurait dire avec beaucoup de précision ce que l'Europe y a gagné sous le rapport des lumières. La géographie profita des entreprises d'outre-mer. L'Europe acheta bien cher la connaissance des pays qu'elle se proposait de conquérir; que de désastres causés par l'ignorance des lieux! à la fin des croisades, on connaissait beaucoup mieux cet Orient où tant d'armées avaient disparu comme dans la nuit. Ce fut pendant les guerres saintes que s'introduisit en Europe

l'usage des chiffres arabes; cet usage n'étendit point la science des nombres, mais il en facilita beaucoup l'étude. Les Arabes et les Grecs avaient dans l'art de guérir une grande supériorité sur les Francs; pourtant la médecine européenne fit peu de progrès durant les croisades; elle se borna à emprunter à l'Orient un grand nombre de remèdes, tels que la casse, le séné, la thériaque. L'astronomie aurait pu à cette époque être cultivée avec succès; l'Orient avait été le berceau de cette science, et dans les premiers siècles de l'hégire les princes de l'Asie lui donnèrent de nombreux encouragements. Frédéric II et le sultan du Caire se proposaient mutuellement des problèmes d'astronomie et de géométrie. Cependant les sciences mathématiques et les sciences naturelles avancèrent peu. Quant aux arts et à la littérature de l'antique Orient, les croisés ne s'en occupaient guère, et, de retour en Europe, leurs souvenirs ne les reportaient pas sur les monuments de la civilisation grecque et de la civilisation romaine, répandus dans le Péloponèse, l'Asie Mineure et la Syrie. Il est difficile d'établir les conquêtes intellectuelles que valut aux contemporains le vaste ébranlement de l'Europe contre l'Asie; ce qu'il y a de plus vrai à dire, c'est que les croisades furent le premier pas de la société européenne vers ses grandes destinées. Elles furent le long et courageux effort de l'Occident pour le christianisme dans cet Orient d'où il était venu, mais où il s'effaçait sous la domination des barbares. De nos jours, la civilisation, née de l'Évangile, reprend les chemins de l'Asie pour essayer d'y répandre ses bienfaits; on peut voir dans ces tentatives une pacifique continuation des croisades.

FIN

TABLE

PRÉFACE 7

CHAPITRE I. — Depuis le commencement des pèlerinages jusqu'au concile de Clermont. (Du IVe siècle à l'an 1095.) 15

CHAP. II. — Depuis le départ des croisés jusqu'au siège de Nicée. (De 1096 à 1097.) . . 26

CHAP. III. — Depuis le départ de Nicée jusqu'à l'arrivée à Antioche. (De 1097 à 1098.) . 39

CHAP. IV. — Siège et conquête d'Antioche. (De 1097 à 1098.) 44

CHAP. V. — Depuis le départ d'Antioche jusqu'à l'arrivée à Jérusalem. (1099.) . . . 54

CHAP. VI. — Siège et conquête de Jérusalem. (1099.) 58

CHAP. VII. — Depuis l'élection de Godefroy jusqu'à la bataille d'Ascalon. (1099.) . . . 66

CHAP. VIII. — Expédition de 1101 à 1103. 70

CHAP. IX. — Règnes de Godefroy et de Baudouin Ier. (De 1099 à 1118.) 78

CHAP. X. — Règnes de Baudouin II, de Foulque d'Anjou et de Baudouin III. (De 1119 à 1145.) 88

CHAP. XI. — Croisades de Louis VII et de l'empereur Conrad. (De 1145 à 1148.) . . 101

CHAP. XII. — Suite de la croisade de Charles VII et de l'empereur Conrad. (1148.) . . . 109

CHAP. XIII. — Depuis la prise d'Ascalon par Baudouin III jusqu'à la prise de Jérusalem par Saladin. (De 1150 à 1187.) 123

CHAP. XIV. — Prédication d'une nouvelle croisade. — Expédition de l'empereur Frédéric Ier. (De 1188 à 1189.) 141

CHAP. XV. — Conquêtes de Saladin. — Siège de Saint-Jean-d'Acre. (De 1189 à 1190.) . 152

CHAP. XVI. — Marche de l'armée de Richard depuis Saint-Jean-d'Acre jusqu'à Jaffa. — Bataille d'Arsur. — Séjour à Jaffa. — Projet de délivrer Jérusalem. — On rebâtit Ascalon. (De 1191 à 1192.) 168

CHAP. XVII. — Derniers événements de la croisade de Richard. (1192.) 175